

Herman V., *La théologie par les pieds, une démarche de traverse*, dans Amitiés dominicaines, bulletin du laïcat dominicain n° 321, p. 17-20

La théologie par les pieds, un chemin de traverse

Portée par un collectif d'associations et de personnes, l'expérience des journées « Théologie par les pieds »¹ est née en 2021 suite aux décès de trois théologiens engagés : Jean-François Grégoire, Thierry Tilquin et Jean-Louis Undorf. Un rendez-vous annuel, mais aussi des initiatives plus locales font vivre cette démarche, à l'écart des grand-routes théologiques. C'est en se tenant au plus près des réalités humaines, et en particulier des personnes dont notre société génératrice d'inégalités et d'injustices n'attend rien, qu'un chemin se construit, articulant trois questions indissociables : Qui est Dieu ? Qui est l'homme ? Que faire ensemble ?

Théologie par les pieds ? On part en randonnée ?

Au collège d'Erpent, ce 18 novembre 2023, quelque 130 personnes se retrouvent pour une troisième journée de théologie par les pieds intitulée cette année : « Des personnes à qui on ne demande rien. Quand des vies nous retournent ».

L'expression « théologie par les pieds » intrigue. S'agira-t-il de réfléchir en marchant ? Eh bien oui, en quelque sorte. Car la théologie par les pieds n'a rien d'une réflexion en chambre. Elle est un chemin, à l'écart des grand-routes, qui prend prioritairement la direction des périphéries, pour rejoindre des lieux où l'humanité vit à l'épreuve de la fragilité, de l'injustice, de l'exclusion. Elle n'est pas d'abord un discours mais une pratique : celle des rencontres humaines, du dérangement, des luttes partagées et des solidarités tissées. Elle se pratique à la lumière des situations vécues, écoutées avec tendresse et émerveillement.

A Erpent, trois femmes, témoins privilégiées par leur travail de personnes dont la société n'attend rien, leur ont donné un nom et un visage.

Pour Claude, au parcours de vie flirtant avec les marges, aller en prison, c'était comme l'approfondissement d'une exigence première : ne pas tourner le dos aux siens, reconnaître d'abord une commune humanité et une égale dignité. Son retournement sera de découvrir que la prison est un « précipité de vie », que ses résidents inventifs, débrouillards et bruyants sont des résistants, dont la vie continue à vouloir se frayer un chemin. Elle découvre que le système pénitentiaire va à rebours de cette dynamique de vie et de l'aspiration des détenus à s'assurer d'abord de leur propre valeur.

Anne est infirmière en maison de repos et référente en soins palliatifs. Les personnes qui attendent la mort dans ces lieux ne sont pas considérées par la société, en témoigne le manque de moyens humains et financiers du secteur. Amenée à accompagner une personne en demande d'euthanasie, sans critique et sans jugement, Anne est retournée par la détresse morale qu'elle perçoit. Elle nomme l'importance de tisser une relation, de prendre le temps d'une authentique présence qui reconnaît d'abord dans l'autre ses élans de vie et ses fragilités.

Anne-Catherine héberge avec sa famille, depuis la crise de l'asile, de jeunes migrants qui ont traversé mille dangers pour chercher en Belgique un asile improbable. Pour elle aussi, c'est un chemin de fraternité profonde qui se tisse, un passage de la peur *de* l'autre à la peur *pour* l'autre, mais aussi une brûlante révolte contre l'iniquité des politiques migratoires européennes, qui la pousse à agir et militer au sein d'un réseau.

¹Jean-Claude Brau, Véronique Herman et Pontien Kabongo, pour le Cefoc ; Bernard Van Meenen, pour Lumen Vitae ; Caroline Werbrouck ; Bernadette Wiame et Brigitte Laurent, pour la Focap ; Isabelle Gaspard, pour L'appel ; Ignace Berten, théologien ; Avec le soutien de RCF-Sud Belgique et Entraide et Fraternité/Vivre Ensemble.

Pour plus d'information : www.latheologieparlespieds.be

Le temps d'écoute de ces expériences de « vies retournées » par la rencontre de personnes que la société a reléguées dans ses marges est le terreau dans lequel s'enracine la réflexion des participants. En atelier, ils formulent des pistes de réponses à la question : en quoi notre « être chrétien » - c'est-à-dire la relation à l'Évangile, à la foi, à Dieu, la relation aux autres, la relation à l'action est-il déplacé par des rencontres bousculantes ?

Un travail critique et constructif

La théologie par les pieds n'est ni écrite d'avance ni prête à l'emploi. Elle ne s'appuie pas sur des évidences dogmatiques. Elle se vit comme une recherche, ensemble, comme une ouverture et un décentrement. Sa réflexion solidaire l'ouvre au partage de ce que l'humanité vit durement, mais la rend aussi sensible à ce que les humains vivent de juste, de bon et de fort. A la manière dont Jésus, dans l'Évangile, se rend proche des personnes et des groupes meurtris, ou se réjouit de ce qui advient d'heureux à ceux dont la société de son temps n'attend rien. Le chemin de la théologie par les pieds cherche à déconstruire tout ce qui prétend justifier le mal fait à l'humain pour construire ensuite les voies, si ténues soient-elles, d'une vie digne de l'humain. Il s'agit d'un travail critique et constructif, qui ne cesse d'articuler trois questions simples, dont personne n'a la propriété ni la réponse toute prête : *Qui est Dieu ? Qui est l'homme ? Que faire ensemble ?*

L'intervention de Guibert Terlinden, psychologue et théologien, pétri de rencontres dé-routantes vécues dans son travail d'aumônier en psychiatrie, prolonge le chemin de réflexion. Chaussant à son tour ses bottines, il pose d'emblée le *Principe évangile* cher à Maurice Bellet : l'évangile, bonne nouvelle, ne peut être que parole qui donne vie !

Son premier contact avec Christian, dont l'univers psychotique est un chaos fracassé et incompréhensible, le prive de tout repère et le déloge de toute prétention à l'efficacité. Il accepte pourtant l'invitation à l'accompagner. De tels appels troublants sont très présents dans la Bible. Jésus lui-même ne s'est-il pas laissé décentrer de ce qu'il pensait être sa mission par la Cananéenne, venue le solliciter pour son enfant malade ? Dans ces rencontres, c'est d'abord « le cœur qui pète », nos propres failles existentielles qui sont rejointes. Nous nous reconnaissons de la même famille humaine. Mais les motivations sont aussi de l'ordre de la mémoire et du sens : nous sommes de quelque part, habités par notre fréquentation du Christ et du *Principe évangile*, c'est-à-dire de toute parole ou geste qui *donne* vie aux humains, ce qui dépasse bien sûr les frontières chrétiennes.

Lors de telles rencontres, l'évangile se lit autrement, loin des leçons de morale ou de popote ecclésiale mais dévoilant un véritable enjeu de vie et de mort, dont l'*agapè* est l'incarnation.

Des pistes pour poursuivre la route

Pour la théologie par les pieds, la parole du théologien n'est ni une parole finale, ni une parole en surplomb. Elle entre en dialogue avec l'expérience partagée et vise à nourrir la recherche de pistes à poursuivre. La réflexion sur les expériences de retournement se prolonge donc par un panel d'intervenants et un échange avec l'assemblée.

Au terme de la journée, trois clés sont formulées par Bernard Van Meenen pour la suite du chemin de la théologie par les pieds : **des peurs traversées**, quand la rencontre de l'autre permet d'avancer ensemble vers l'inconnu ; **un contrat social en refondation**, lorsque la parole des personnes à qui on ne demande rien est incluse dans les rapports sociaux et les enjeux institutionnels ; **l'Évangile, une question de vie et de mort**, parce que l'une et l'autre sont indissociables de notre expérience humaine, mais aussi parce que la question fonde ce qui s'appelle « christianisme », s'il est un lieu où s'annonce un Dieu vivant, non en quelque « ciel » mais les pieds sur terre.

Véronique Herman